



« En voyant ces images souvenirs, je m'imaginai l'existence de ces gens ordinaires bouleversée par des événements extraordinaires. »

Cordesse n'en est pas l'auteur, mais le dépositaire engagé et soucieux. Il les a recueillis auprès de réfugiés qui ont fui la guerre en Syrie et il en a fait un livre qu'il a baptisé *Talashi*, « un mot de la langue arabe qui peut se traduire par disparition, érosion, fragmentation... » Ces souvenirs épars d'une vie perdue, d'un temps aboli par l'horreur de la guerre, le photographe les a patiemment, minutieusement assemblés après avoir rencontré une femme d'Alep, Maha, professeure d'université qui a fui, par la Turquie, son pays dévasté. Avant de partir, elle a demandé à ses filles ce qu'elles souhaiteraient emporter avec elles. L'aînée a choisi des photos dans les albums de famille et les a nouées avec des rubans roses. Quand

C'ÉTAIT LE TEMPS DE LA LÉGÈRETÉ...

Plutôt que de photographier frontalement la guerre en Syrie, Alexis Cordesse a rassemblé des clichés personnels de réfugiés. Des instantanés souvent insoucians de leur vie d'avant. Une distance avec l'actualité qu'il affine depuis trente ans.

Sur un mur blanc de l'atelier d'Alexis Cordesse, dans un des derniers bastions de la banlieue rouge de Paris, les clichés de son nouvel ouvrage sont assemblés côte à côte selon une perspective qu'il nomme « la ligne du temps ». Il a une explication pour cette expression mais on n'aura ni le temps ni la place de la détailler ici. Il faudrait des heures, encore des heures, et des dizaines de pages pour faire le tour des questions que se pose le photographe de Malakoff. Elles crépitent sans relâche et alimentent un travail singulier et captivant, mené depuis trente ans, et dont le musée Nicéphore Niépce, à Chalon-sur-Saône, organise la rétrospective. Pour prendre un raccourci, il faut sans doute commencer par la fin et s'attarder sur les images épinglées au mur en ces jours d'automne. Elles ont le pur éclat et l'insouciance de photos de vacances, un jeune garçon plonge dans une eau turquoise, un couple d'amoureux prend un selfie lors d'une virée en voiture, des jeunes jouent au foot sur une terre ocre... Les instantanés d'un quotidien de toute légèreté qu'il faudrait à tout prix retenir. Ils ont une particularité peu courante : Alexis

le photographe rencontre Maha, l'exil est un souvenir qui s'éloigne, ses filles ne souhaitent plus s'exprimer en arabe, les photos sont remises dans deux boîtes en fer-blanc. Alexis Cordesse devient habitué par le récit qu'elles lui proposent et le besoin de lui donner vie : « *En les regardant, je m'imaginai l'existence de ces gens ordinaires bouleversée par des événements extraordinaires. Difficile de voir ces images sans penser à la tragédie qui se déroulait en Syrie, et sans imaginer d'autres images, celles qui sont prises au cœur du conflit, souvent avec de simples smartphones, qui sont diffusées en masse via les réseaux sociaux et les médias et qui ont inondé le monde dès le début du soulèvement.* »

La profusion et la violence spectaculaire de ces clichés finissent, pense-t-il, par les rendre invisibles. Et ne fait qu'engendrer dans le public une indifférence et une insensibilité croissantes. En se mettant en quête des réfugiés syriens dispersés en Europe, en fouillant avec eux dans le disque dur des ordinateurs, en faisant le tri parmi des milliers de souvenirs radieux réduits à l'état de traces fantomatiques, Alexis Cordesse raconte la guerre et son martyre en se déroband à son cadre. La distance est le cœur de sa démarche. *Talashi* est ainsi le prolongement d'une quête entamée à l'orée des années 1990 quand ce fils d'un artiste peintre et d'une architecte adjointe à la culture de la mairie communiste se retrouve propulsé dans le milieu des photographes de guerre. L'art et la politique lui servent de balises, et il n'a pas encore »

Par Laurent Rigoulet
Photo Alexis Cordesse



» 20 ans quand il fait la rencontre d'un fameux reporter de l'agence Sygma, Gianni Giansanti (sa photo du corps d'Aldo Moro, assassiné par les Brigades rouges, a fait le tour du monde). Il se propose crânement de l'accompagner pour un reportage aventureux en camping-car sur les routes d'Europe de l'Est, se forge au métier et à la technique en l'observant scrupuleusement. Les portes d'une grande agence de presse s'ouvrent devant lui, et il se lance la fleur au fusil et débarque en Irak, à l'heure de la première guerre du Golfe. Alexis Cordesse devient photographe de terrain dans un monde en flammes, mais ce qu'il observe avec le plus d'acuité, c'est le milieu de l'information en crise.

L'Irak est un théâtre absurde dont il scrute les coulisses avec effarement : « *Je me suis retrouvé à l'intérieur de la grande usine à fabriquer des images. Mes premières expériences ont eu l'effet d'une douche froide et m'ont ouvert les yeux sur les réalités de l'industrie médiatique et sur le déclin d'une profession accablée de mélanger information et divertissement.* » Comment composer avec la représentation de l'horreur qui s'étale sous ses yeux ? Comment manœuvrer dans le monde de la presse dont l'économie vacille et qui court toujours plus après le sensationnel ? Les questions se bousculent, et l'assaillent encore,

Dans *Talashi*, Alexis Cordesse a rassemblé des photos paisibles, glanées auprès de réfugiés syriens de toute l'Europe.



le doute le taraude et il décide, au milieu des années 1990, d'en faire la ligne conductrice de son travail. Malgré son amour des journaux, il coupe les ponts et travaille seul, glissant du reportage « *à une forme d'art de la mémoire, des pages des magazines aux cimaises des musées* ». Le rythme du témoignage devient le sien : « *Sortir de la masse et de l'hystérie, s'extrait du flux, prendre son temps, aller et revenir, être avant ou après l'actualité, jamais pendant.* »

La photographie devient installation, à l'image, il associe le son, comme dans sa remarquable trilogie sur le Rwanda, réalisée au fil des années et des voyages. Il superpose à ses portraits ou aux photographies de paysages déserts, hantés par les massacres, la parole des bourreaux et des victimes ou les archives sonores de la Radio des Mille Collines, surnommée « radio de la haine ». Il suffit parfois de quelques mots pour faire basculer des images presque familières dans le théâtre de la cruauté. Dans *Talashi*, le photographe accompagne de courts témoignages les photographies d'un monde paisible que lui ont confiées les réfugiés syriens. Des mots simples qui aiguisent le regard. Comme ceux de Muhammad, révolutionnaire qui s'est battu longtemps après un siège sanglant dans sa ville de Daraya, dans la banlieue de Damas. Il raconte une conversation avec un officier de liaison chargé de distribuer l'aide alimentaire. Celui-ci, rapporte Alexis Cordesse, juge que les photos de Daraya ne sont pas assez dramatiques comparées à celles qui circulent sur Internet et font la une des grands médias internationaux. « *Il l'invite à fournir, lui aussi, des images d'enfants affamés s'il veut obtenir de l'aide.* » La boucle est infernale ●

À LIRE

Talashi, d'Alexis Cordesse, éd. Atelier EXB, 128 p., 35 €.

À VOIR

Rétrospective Alexis Cordesse, jusqu'au 16 janvier, musée de la Photographie Nicéphore-Niépce, Chalon-sur-Saône.